

**1984–2084. FAUX-SEMBLANTS RÉVÉLÉS, ÉMOTIONS REFOULÉES : L'AMOUR, LA HAINE ET L'INDIFFÉRENCE À L'ÂGE TOTALITAIRE CHEZ GEORGE ORWELL ET BOUALEM SANSAL<sup>1</sup>**

PETR VURM  
Université Masaryk

**1984–2084. REVEALED SUBTERFUGES, SUPPRESSED EMOTIONS. LOVE, HATRED AND INDIFFERENCE AT THE TOTALITARIAN AGE IN GEORGE ORWELL AND BOUALEM SANSAL**

**Abstract:** In our paper, we would like to examine in depth several few aspects concerning the emotions and the love life in the work by Boualem Sansal *2084. La fin du monde* and compare this work with its classical hypotext by George Orwell, *1984*. Sansal's work, published in 2015, having received several awards, represents a modern rewriting of Orwell, updating the context of totalitarianism in the direction of the rule of islam. In order to analyze the role of emotions in both texts, we proceed in three steps. Firstly, we set a comparative framework of both novels, pinpointing a short characteristics of totalitarian and post-totalitarian societies and their common features, as well as the role of language and its modifications in these societies. Secondly, we study the collective emotions such as fear, love and hatred, together with what they imply. Thirdly, we observe how profoundly the individual affectivity can be determining for the main character and his destiny.

**Keywords:** George Orwell, Boualem Sansal, *1984*, *2084. Fin du monde*, emotions, fear, love, hatred, indifference

**Mots clés :** George Orwell, Boualem Sansal, *1984*, *2084. Fin du monde*, émotions, peur, amour, haine, indifférence

« Orwell a fait une très bonne prédiction et on y est toujours<sup>2</sup> », observe dans un entretien à l'AFP l'écrivain de soixante-six ans qui réside dans la petite ville côtière de Boumerdès, à une cinquantaine de kilomètres à l'est d'Alger. Selon lui :

<sup>1</sup> L'article a été publié dans le cadre du projet GAČR 17-26127S « Nouveaux formats de narration, nouvelles esthétiques : auteurs africains contemporains de langue française sous le prisme de l'hybridité, des migrations et de la mondialisation ».

<sup>2</sup> Ouali, A. (2015) : L'écrivain algérien Boualem Sansal met l'islamisme au pouvoir dans « 2084 ». [http://www.lepoint.fr/culture/l-ecrivain-algerien-boualem-sansal-met-l-islamisme-au-pouvoir-dans-2084-19-08-2015-1957626\\_3.php](http://www.lepoint.fr/culture/l-ecrivain-algerien-boualem-sansal-met-l-islamisme-au-pouvoir-dans-2084-19-08-2015-1957626_3.php) [15 novembre 2017].

les trois totalitarismes imaginés par Orwell (l'Océania, l'Eurasia et l'Eastasia) se confondent aujourd'hui dans un seul système totalitaire qu'on peut appeler la mondialisation mais ce système totalitaire qui a écrasé toutes les cultures sur son chemin a rencontré quelque chose de totalement inattendu : la résurrection de l'islam<sup>3</sup>.

Sansal continue en déclarant que c'est notamment l'autocensure qui contribue à la montée de l'islamisme, car il tue le débat, alors que « le débat est comme une plante : si on ne l'arrose pas par la contradiction, il disparaît<sup>4</sup> ». Il laisse cependant résonner une note d'espoir en soulignant que « tous les systèmes totalitaires s'effondrent », ce qui est aussi le message implicite de son œuvre. L'écrivain Michel Houellebecq, souligne-t-il, a fait la même analyse dans son roman *Soumission*, où il imagine la France de 2022 gouvernée par un parti musulman. Houellebecq, à son tour, a déclaré à la publication du livre de Sansal :

Boualem Sansal va beaucoup, beaucoup plus loin que moi dans *Soumission*. Il faut lire *2084. La fin du monde*. C'est très intéressant et bien écrit. Je n'ai moi-même pas fini d'écrire sur ce thème<sup>5</sup>.

Dans cet article, nous proposons d'aborder quelques aspects concernant les émotions et la vie affective dans l'œuvre de Boualem Sansal *2084. La fin du monde* et comparer ceux-ci à son hypotexte classique de George Orwell, *1984*. Or, il ne fait aucun doute que l'ouvrage de Sansal, publié en 2015 aux éditions Gallimard, ayant conjointement reçu, avec *Les Prépondérants* de Hédi Kaddour, le Grand prix du roman de l'Académie française ainsi que le prix du meilleur livre de l'année 2015 attribué par le magazine *Lire*, est une référence évidente au roman *1984* de George Orwell. À l'instar de son modèle intertextuel, le livre décrit un régime totalitaire, cette fois-ci fortement inspiré par l'islam. Toute pensée, toute action, tout déplacement à l'intérieur du pays y doit suivre le commandement de Yölah, sous le contrôle d'Abi, son délégué exclusif sur terre. L'écrivain algérien met ici le monde entier sous la domination de l'islamisme et c'est sans doute la mondialisation qui, selon l'auteur, conduira l'islamisme au pouvoir, notamment en Europe, à la date indiquée par le titre.

Avant de passer à l'analyse des émotions chez Orwell et chez Sansal, résumons brièvement l'histoire du roman de ce dernier. Dans *2084*, Sansal imagine un pays, l'Abistan, soumis à la cruelle loi divine d'un dieu qu'on prie neuf fois par jour et où les principales activités se résument en d'interminables pèlerinages et le spectacle de châtiments publics. L'Abistan, immense empire, tire son nom du prophète Abi, « délégué » de Yölah sur terre. Son système s'appuie sur l'amnésie collective et la soumission au dieu unique. Toute pensée personnelle est interdite, un système omniprésent de surveillance permet de connaître les idées et les actes considérés déviants par le régime. Officiellement, le peuple unanime vit dans le bonheur de la foi, sans se poser de questions. Le personnage central, Ati, se lance dans une enquête sur l'existence d'un peuple de renégats, qui vit dans des ghettos, sans le poids de la religion, quelque part près de la frontière ou au-delà. À la

---

<sup>3</sup> *Ibidem*.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> *Ibidem*.

différence du dénouement pessimiste de *1984*, la fin du roman reste ambiguë, donnant de l'espoir. On ne sait pas si Ati est mort à la frontière où s'il a trouvé son pays rêvé.

Le roman, bien évidemment, peut difficilement être lu en dehors de son cadre intertextuel. Comme il s'agit d'une réécriture explicitement avouée, par le titre mais également par de nombreuses références à l'auteur de l'ouvrage classique, il serait intéressant de voir comment Sansal actualise l'œuvre d'Orwell en la référant à la réalité de nos jours. En même temps, il paraît stimulant et enrichissant, dans une perspective littéraire, d'examiner les différentes stratégies narratives et intertextuelles pour établir des similitudes et des contrastes entre les deux textes.

Or, en relisant le texte de Sansal sur le fond de celui d'Orwell, de nombreuses questions surviennent, tout d'abord par rapport à l'hypotexte célèbre : pourquoi réécrire Orwell, en quoi consiste l'intention et l'originalité d'une telle réécriture ? Dans quelle mesure le monde a-t-il changé entre la publication de *1984* en 1949 et la publication de *2084* en 2015 et qu'est-ce que cela signifie pour la lecture et l'interprétation du plus récent de ces deux romans ? L'œuvre de Sansal pourrait-elle obtenir le même succès que celle d'Orwell et devenir un livre classique ? Si non, quelles en seraient les raisons ?

Ensuite, quelques questions plus précises s'imposent par rapport à l'objectif de cet article et aux émotions présentes et employées dans les deux romans à des stratégies narratives diverses. Si nous effectuons une comparaison, nous pouvons nous demander quelles émotions sont représentées dans les deux romans et à quelles fins. Ensuite, quelles émotions se révèlent plus significatives dans l'un et l'autre roman et pourquoi ? Qu'une analyse complexe de la représentation des émotions dans le roman de Sansal puisse se révéler une tentative justifiée, est confirmé dès le début de *2084* qui nous avertit dans l'épigraphe : « La religion fait peut-être *aimer* Dieu mais rien n'est plus fort qu'elle pour faire *détester* l'homme et haïr l'humanité<sup>6</sup> » (nous soulignons).

Nous procéderons en trois étapes. Premièrement, nous poserons un cadre comparatif pour les deux romans, exposant une brève caractéristique et les points communs, revenant sur les sociétés totalitaires ou post-totalitaires et leurs traits intrinsèques, ainsi que sur la fonction des altérations et des mutilations de la langue dans celles-ci. Deuxièmement, nous nous pencherons sur les émotions collectives telles que la peur, l'amour et la haine, ainsi que sur ce qu'elles impliquent. Troisièmement, nous observerons dans quelle mesure l'affectivité individuelle peut être déterminante pour le personnage principal et pour sa destinée.

Il est facile de voir que *1984* et *2084* sont tous les deux à la fois des romans dystopiques, des romans d'anticipation ou de science-fiction politique. Ils mettent en scène un gouvernement post-apocalyptique, totalitaire voire post-totalitaire, au sens proposé par E. H. Carr, Karl Popper ou Hannah Arendt dans ses *Origines du totalitarisme*. À part les études « classiques », un grand nombre de travaux ont été consacrés à cette problématique depuis les années 1980, qui problématisent la notion même du totalitarisme, tels que « New Perspectives on Stalinism<sup>7</sup> » de Sheila Fitzpatrick, « The Limits of Totalitarianism:

---

<sup>6</sup> Sansal, B. (2015) : *2084. La fin du monde*. Paris : Gallimard, « Folio », p. 4.

<sup>7</sup> Fitzpatrick, S. (1986) : « New Perspectives on Stalinism », *The Russian Review*, Wiley-Blackwell, vol. 45.

God, State and Society in the GDR<sup>8</sup> » de Mary Fulbrook ou « Le totalitarisme. Histoire et apories d'un concept<sup>9</sup> » d'Enzo Traverso. Etant donné l'espace limité de cet article, il paraît impossible d'approfondir la problématique complexe de l'idéologie totalitaire et ses nombreuses remises en cause, les tenants et les aboutissants de ces polémiques ne représentant d'ailleurs pas notre argument principal. C'est pourquoi nous renvoyons le lecteur aux articles ci-dessus, tout à fait conscient du fait que nous devons forcément simplifier ladite notion.

Or, dans cette perspective simplifiée du totalitarisme, le gouvernement contrôle, ou du moins paraît contrôler, tout aspect de la société, d'une manière absolue et sans équivoque : la vie, la mort, la religion et surtout la pensée des individus. Les deux systèmes, celui d'Orwell et celui de Sansal, sont fondés sur l'amnésie totale du passé, sur la disparition de tout élément considéré comme néfaste et malsain, et sur la réécriture constante de l'Histoire et de la langue officielle, qui vont de pair. La clé de ce contrôle du passé consiste dans la position centrale qu'occupe dans le roman la langue *newspeak* ou *abilang*, respectivement. Qui contrôle la langue, contrôle également la communication et la pensée. La langue nouvelle est simplifiée, épurée, privée de toute expression malsaine pour le régime. La manipulation de la langue, instrument de communication collective, mais aussi de persuasion et de propagande, sert à la manipulation des foules et accentue le rôle attribué aux meneurs-types, qu'ils soient rhéteurs ou apôtres (voir *infra*). Pour donner un exemple de 2084 :

Koa se souvenait avoir appris d'un vieil indigène habillé que ses lointains ancêtres honoraient un dieu appelé Horos ou Horus, qu'ils représentaient en oiseau, un faucon royal, qui est bien l'image de l'être libre volant dans le vent. Avec le temps et l'érosion des choses, Horos est devenu Hors qui a donné Hor et Hu. Mais l'homme ne savait pas pourquoi en ces temps effacés les mots pouvaient avoir deux syllabes comme Ho-ros, et même trois tel ha-bi-lé, voire quatre et plus, jusqu'à dix, alors qu'aujourd'hui toutes les langues ayant cours en Abistan (clandestinement est-il besoin de le rappeler) ne comportaient que des mots d'une syllabe, deux au plus, y compris l'abilang, la langue sacrée avec laquelle Yölah avait établi l'Abistan sur la planète. Si d'aucuns avaient pensé qu'avec le temps et le mûrissement des civilisations les langues s'allongeraient, gagneraient en signification et en syllabes, voilà tout le contraire : elles avaient raccourci, rapetissé, s'étaient réduites à des collections d'onomatopées et d'exclamations, au demeurant peu fournies, qui sonnaient comme cris et râles primitifs, ce qui ne permettait aucunement de développer des pensées complexes et d'accéder par ce chemin à des univers supérieurs. À la fin des fins régnera le silence et il pèsera lourd, il portera tout le poids des choses disparues depuis le début du monde et celui encore plus lourd des choses qui n'ont pas vu le jour faute de mots sensés pour les nommer. C'était une réflexion en passant, inspirée par l'atmosphère chaotique du ghetto<sup>10</sup>.

En outre, cette langue nouvelle est complétée par d'étranges néologismes qui doivent inculquer aux locuteurs l'unique pensée orthodoxe. Chez Orwell, et indirectement chez Sansal, le *newspeak* va de pair avec le concept du *doublethink*, ou doublepensée, indi-

<sup>8</sup> Fulbrook, M. (1997) : « The Limits of Totalitarianism: God, State and Society in the GDR », *Transactions of the Royal Historical Society*, Cambridge : Cambridge University Press, vol. 7, pp. 25–52.

<sup>9</sup> Traverso, E. (1998) : « Le totalitarisme. Histoire et apories d'un concept », *L'homme et la société*, Paris : L'Harmattan, vol. 129, pp. 97–111.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 153.

quant une capacité d'accepter simultanément deux points de vue opposés et ainsi supprimer tout esprit critique et logique. Le principe de relativisation absolue du sens des mots mène à trois principes qui gèrent Ingsoc et Oceania, à quoi s'en ajoutent trois nouveaux :

« La guerre c'est la paix », « la liberté c'est l'esclavage », « L'ignorance c'est la force » ; ils ont ajouté trois principes de leur cru : « La mort c'est la vie », « Le mensonge c'est la vérité », « La logique c'est l'absurde ». C'est ça l'Abistan, une vraie folie<sup>11</sup>.

Pour revenir à l'un des objectifs de ce numéro spécial de revue intitulé *La rhétorique de la vie affective : susciter, comprendre et nommer les émotions*, si nous insistons sur les mots *comprendre* et *nommer* les émotions, nous pouvons nous poser la question bien légitime de savoir comment on peut nommer des émotions en newspeak/novlangue ou abilangue si les mots les représentant ont été soit effacés, soit représentent des grains d'un sable mouvant, instables et en métamorphose constante.

En abilang, la rime est riche, la vie se dit ví, l'amour vii et le sang vy. Au total cela donne : « Tiví is miví i miví is tiví, i vii sii nivý. » La déclaration d'amour était adressée à Abi, il ne faut pas se tromper, ce merveilleux vers sortait du saint Gkabal, titre 6, chapitre 68, verset 412<sup>12</sup>.

Il y a pire encore. C'est un fait bien connu que le sens originel des mots a été évacué et inversé par un travail progressif d'antithèses et d'oxymores qui, somme toute, aboutit à un renversement sémantique (et le plus souvent ironique) du régime dans 1984 : le Ministère de la paix s'occupe de la guerre, le Ministère de la vérité s'occupe du mensonge et de la propagande, le Miniplein – ministère de l'abondance est le ministère de la famine et, ce qui nous intéresse surtout, le Ministère de l'Amour est en réalité un ministère de la torture et de la police, s'occupant du lavage des cerveaux de la population et d'une formation sophistiquée de la volonté des gens. Le bâtiment du ministère n'a pas de fenêtres, il est entouré de barbelés, protégé par des portes massives en acier, des nids de mitraillettes cachés, et des gardes munies de matraques.

En général, si nous sommes d'accord que le contrôle total de la *pensée* – donc une programmation minutieuse des contenus des cerveaux qui va, bien sûr, jusqu'au lavage des cerveaux, représente un trait fondamental de tout système totalitaire, nous devrions en même temps nous interroger sur la façon dont le système totalitaire contrôle les émotions et la vie affective des populations, qui va des simples sentiments envers les individus, les groupes ainsi qu'envers le parti unique jusqu'à la vie amoureuse. Malgré le fait généralement accepté que l'émotion relève du profondément intime de chaque sujet, les régimes totalitaires tentent bien logiquement de la contrôler elle aussi. Cela se fait de façon collective, en influençant les masses par la propagande. Or, la population entière est poussée à manifester ses émotions comme un seul homme. La manifestation d'émotions individuelles, qui s'écarteraient de l'émotion collective, n'est pas admise. C'est d'ailleurs ce qu'avoue Ati, qui a quand même subi une métamorphose sentimentale sur le chemin vers sa révolte personnelle :

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 415.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 275.

Il n'y a pas loin, il était de ceux qui réclamaient la mort pour quiconque manquait aux règles de la Juste Fraternité pour les fautes graves, il rejoignait les durs qui exigeaient des exécutions spectaculaires, estimant que le peuple avait droit à ces moments d'intense communion, par le sang fumant giclant à flots et la terreur purificatrice qui explosait comme un volcan. Sa foi s'en trouverait renforcée, renouvelée. Ce n'est pas la cruauté qui l'inspirait, ni aucun vil sentiment, il croyait simplement qu'à Yölah l'homme devait offrir le meilleur, dans la *haine* de l'ennemi comme dans l'*amour* des siens, dans la récompense du bien comme dans la sanction du mal, dans la sagesse autant que dans la folie. Dieu est ardent, vivre pour lui est exaltant<sup>13</sup>. (nous soulignons)

Il ressort clairement de cet extrait que les émotions collectives par excellence sont la peur et la terreur. La peur, cette émotion universelle et omniprésente chez les êtres vivants, comporte toutes les nuances, allant de la simple crainte jusqu'à une terreur absolue, immobilisant le corps, comme celle de Winston dans la chambre malfamée 101, où il est soumis à sa pire terreur personnelle, à savoir les rats. Cette peur est à la fois une peur du « réel », englobant la réalité : en voyant ce qui s'est déjà passé ou ce qui est en train de se passer, Winston éprouve de la peur pour lui-même et pour ses proches, de la peur d'une violence physique ou psychique, de la peur de l'annihilation qu'on voit tout autour de lui. Mais il y a aussi la peur du « potentiel », souvent pire que la précédente, de ce qui pourrait se passer, la peur de l'inconnu, instillée par l'arsenal de punitions que le système pourrait employer pour réduire le sujet à l'obéissance, arsenal dont les armes restent inconnues à l'individu, d'où l'effet d'agrandissement de la peur.

La peur, qui couronne toutes les autres émotions de l'âge totalitaire, conditionne par la suite le dualisme amour-haine, qui opèrent dans un va-et-vient constant. Le régime totalitaire exige, bien évidemment, qu'on fasse preuve de tout amour imaginable pour le régime lui-même et ses représentants. Or, dans les deux livres, les preuves d'amour reprennent les éléments notoires, rebattus dans les arts et les humanités : ils touchent avant tout les activités quotidiennes. Il faut participer aux événements sociaux qui se posent en tant que preuves de l'amour ou de l'appréciation de ce que le régime fait pour ses citoyens, mais également, il faut adorer les représentants du parti ou de la religion, y compris le représentant suprême, que ce soit Big Brother ou Abi et Yölah dans *2084*. Comme on le constate dans *1984*, il est plus facile d'aimer un individu qu'un parti ou une idée, et donc Big Brother représente une figure familiale, familière à tous, à la fois d'un père autoritaire, sévère mais juste, et d'un grand frère protecteur qui remplace des figures humaines bien plus faibles, voire manquantes dans les familles ordinaires.

De la même façon qu'il faut aimer le régime, il faut également détester ses ennemis. Comme en témoignent les personnages de *1984* et de *2084*, tout le monde peut devenir ennemi à n'importe quel moment, il faut donc avoir le cœur assez large pour héberger toute la haine des ennemis actuels et futurs. Le régime dispose de toute une gamme de mécanismes psychologiques, reposant sur une bonne analyse des sentiments et des émotions collectives, composées des émotions individuelles, sans être une addition purement « mathématique » de celles-ci. Ce phénomène de la psychologie des foules a bien été décrit dans le passé par les sociologues et les psychologues tels que Sigmund Freud dans

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 59.

*Psychologie collective et analyse du moi*<sup>14</sup> ou par Gustave Le Bon, qui dans sa *Psychologie des foules* souligne de façon prophétique en 1895 que

l'âge où nous entrons sera véritablement l'ère des foules. [...] Aujourd'hui ce sont les traditions politiques, les tendances individuelles des souverains, leurs rivalités qui ne comptent plus, et, au contraire, la voix des foules qui est devenue prépondérante<sup>15</sup>.

Le livre célèbre de ce médecin, psychologue social et sociologue décrit en grand détail « l'âme » des foules et leurs caractéristiques, leurs sentiments, idées et convictions, ainsi que la formation de leurs opinions qui va jusqu'à la manipulation. Parallèlement à l'analyse des foules, intrinsèquement incapables de s'organiser, Le Bon esquisse deux portraits de meneurs des foules (on dirait de *leaders* aujourd'hui), celui du rhéteur et celui de l'apôtre. Le rhéteur est capable de persuader la foule par sa parole, sans être tout à fait persuadé lui-même. L'apôtre, par contre, est entièrement convaincu par l'idée qu'il défend. Or, une analyse approfondie des deux romans révèle que le meneur-*leader* dans *1984* et *2084* est différent des meneurs-types présentés par Le Bon, chez lequel les deux meneurs sont rarement extérieurs à la foule. En effet, les dirigeants des sociétés totalitaires sont très extérieurs à la foule, en en étant éloignés à l'extrême. Le dirigeant, que ce soit Big Brother ou Ati, peut bien être présenté à la fois comme un rhéteur et le plus souvent comme un vrai apôtre. En réalité, ce n'est qu'un simulacre de ceux-ci par le meneur qui le crée et le sert à des foules. Le lecteur peut se demander – et une interprétation de l'intrigue des deux romans lui donne entièrement raison – si ce dirigeant existe, s'il a existé du tout ou si, au contraire, son existence a été imaginée par le parti unique à des fins de manipulation et de propagande. À l'aspect psychologique de la manipulation de la foule décrit par Freud, Le Bon et d'autres, se superpose ici une « couche totalitaire » et sa manipulation, sa réécriture constante de la réalité.

Voyons un exemple illustratif de cette manipulation psychologique de la foule qui est présente dans les deux livres, par le biais d'une stratégie psychologique à forte valeur symbolique. Il s'agit d'un événement spécial consacré à la haine de l'ennemi, où l'effet d'une haine individuelle est amplifié par la force de la foule, de la haine collective et bien organisée. Dans *1984*, c'est la Semaine de la Haine, spécialement consacrée à la haine de l'ennemi et des traîtres et, dans *2084*, c'est le jour de la grande prière qui a pour corollaire des exécutions en masse des traîtres et des infidèles. Dans les deux cas, comme nous l'avons vu, la stratégie psychologique du régime consiste à contrôler d'abord la pensée, mais également à occuper le cœur des individus par des émotions prescrites et contrôlées par le régime, qui les dépassent et qui remplissent leur quotidien de telle manière qu'ils n'ont pas le temps de trop réfléchir à leurs émotions individuelles. C'est encore Gustave Le Bon qui résume ce mécanisme psychologique lié à l'influence de certaines émotions violentes, tel un événement national dont la Semaine de la Haine serait un bon exemple :

Des milliers d'individus séparés peuvent à certains moments, sous l'influence de certaines émotions violentes, un grand événement national par exemple, acquérir les caractères d'une foule psychologique. Il suffira alors qu'un hasard quelconque les réunisse pour que leurs

<sup>14</sup> Freud, S. (1921) : *Psychologie collective et analyse du moi*, Paris : Payot, 1968, trad. S. Jankélévitch.

<sup>15</sup> Le Bon, G. (1895) : *Psychologie des foules*, Paris : PUF, Collection *Quadrige*, 1988, p. 11.

actes revêtent aussitôt les caractères spéciaux aux actes des foules. À certains moments, une demi-douzaine d'hommes peuvent constituer une foule psychologique, tandis que des centaines d'hommes réunis par hasard peuvent ne pas la constituer<sup>16</sup>.

L'amour de Dieu et la Haine de l'ennemi vont ici de pair avec la soumission. Ayant effectué une analyse lexicométrique de la version électronique de *2084*, nous avons constaté que les mots *soumettre*, *soumis* et *soumission* apparaissent 25 fois et le mot *aimer* et *amour* 19 fois au total. Il serait d'ailleurs intéressant d'explorer la soumission à la lumière de la relation entre l'amour spirituel et l'amour sexuel, y compris la présence d'un certain masochisme inavoué, en comparaison avec les œuvres d'Orwell et de Houellebecq.

Consignons ici trois autres brefs extraits de *2084*, qui, par le biais de la négation des émotions prescrites, témoignent déjà de la révolte progressive du héros qui, finalement, tombe amoureux de la liberté :

La contradiction était flagrante, et indispensable, elle était le cœur même du conditionnement ! Le croyant doit continuellement être maintenu en ce point où la soumission et la révolte sont dans un rapport amoureux : la soumission est infiniment plus délicate lorsque se reconnaît la possibilité de se libérer, mais c'est aussi pour cette raison que la mutinerie est impossible, il y a trop à perdre, la vie et le ciel, et rien à gagner, la liberté dans le désert ou dans la tombe est une autre prison<sup>17</sup>.

La soumission engendre la révolte et la révolte se résout dans la soumission : il faut cela, ce couple indissoluble, pour que la conscience de soi existe<sup>18</sup>.

L'Appareil peut détruire [Ati], l'effacer, il pourrait le retourner, le reprogrammer et lui faire adorer la soumission jusqu'à la folie, il ne pourra lui enlever ce qu'il ne connaît pas, n'a jamais vu, jamais eu, n'a jamais reçu ni donné, que pourtant il hait par-dessus tout et traque sans fin : la liberté<sup>19</sup>.

Une émotion particulière accompagne l'amour et la haine collectives. Plus précisément, c'est cette absence totale d'émotion qu'on appelle l'indifférence. Comme nous le savons, dans les relations individuelles, l'indifférence représente malgré tout une émotion significative manifestée vis-à-vis de l'autre, pour lui indiquer une attitude zéro, de non-intérêt. Cette « émotion » demande beaucoup moins d'énergie et d'engagement personnel que l'amour d'une part, bien sûr, mais que la haine aussi. Il faut quand même une certaine motivation pour haïr quelqu'un.

Dans le cas des émotions collectives, c'est cette tendance à l'indifférence qui représente le problème le plus grave. Comme il est plus facile d'aimer un individu qu'un parti politique, il est plus facile de haïr un traître bien nommé et désigné qu'un groupe de révoltés criminels anonymes, comme le « traître » Goldstein, *leader* de l'opposition dans *1984*. Nonobstant, et malgré les efforts énormes de propagande des régimes totalitaires et

---

<sup>16</sup> G. Le Bon, op. cit., p. 11.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>18</sup> *Ibidem.*

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 66.



post-totalitaires, le culte de la personnalité d'un chef n'aboutit souvent qu'à un dualisme émotionnel. À la surface, les masses lui témoignent un amour ou une haine sans limites, surtout lors des manifestations publiques. Dans leur vie privée, en profondeur, les habitants gardent un mélange d'indifférence, de méfiance, de mépris, de soupçon ou d'envie. Évidemment, nous pouvons objecter que les dictateurs du type de Big Brother sont toujours adorés et les renégats politiques du type de Goldstein sont toujours haïs. Certes, le fanatisme a existé de tous les temps. Mais, à notre avis, il s'agit souvent des écarts, des exceptions à la règle selon laquelle la masse de la population reste profondément indifférente. Dans 1984, c'est le cas des prolétaires qui représentent, de par leur comportement et par la manière dont le parti intérieur les traite, l'incarnation de l'indifférence par rapport à la pensée et aux émotions collectives. Leur vie n'aboutit qu'à des activités et loisirs vulgaires – le travail manuel, le cinéma populaire, l'alcool ou la fréquentation des prostituées.

C'est Václav Havel qui résume très bien cette confusion émotionnelle mêlant la peur à l'indifférence totale chez les individus vivant dans un régime post-totalitaire :

Le gérant d'un magasin de légumes a placé dans sa vitrine, entre les oignons et les carottes, la banderole : « Prolétaires de tous pays, unissez-vous ! »

Pourquoi a-t-il fait cela ? Ce faisant, que voulait-il communiquer au monde ? Est-il personnellement réellement enthousiasmé par l'idée de l'union des prolétaires de tous les pays ? Est-ce que son enthousiasme va si loin qu'il ressente le besoin irrésistible de faire connaître son idéal au public ? A-t-il vraiment réfléchi – ne serait-ce qu'une seconde – à la façon dont une telle union devrait se réaliser et à ce qu'elle signifierait ?

Je crois que l'on peut supposer à juste titre qu'au fond, l'écrasante majorité des marchands de légumes ne réfléchit pas au texte des banderoles exposées dans ses vitrines, sans parler même de savoir si elle veut par-là communiquer quelque chose de sa vision du monde.

Cela ne signifie évidemment pas que son action n'ait ni motif, ni sens, ni que par sa banderole, il ne veuille rien communiquer à personne. Cette banderole a fonction de signe, et en tant que telle, elle contient un message précis, quoique dissimulé. Concrètement on pourrait le formuler ainsi : « moi, marchand de légumes X, je suis ici et je sais ce que j'ai à faire ; je me conduis comme on l'attend de moi ; on peut compter sur moi, il n'y a rien à me reprocher, je suis obéissant et c'est pourquoi j'ai droit à une vie tranquille ». Ce message a naturellement son destinataire : il est dirigé vers « le haut », vers les supérieurs du marchand de légumes et il constitue en même temps le bouclier derrière lequel le vendeur se protège contre d'éventuels dénonciateurs.

Réfléchissons : si l'on ordonnait au marchand de légumes d'accrocher dans sa vitrine la banderole « J'ai peur, c'est pourquoi j'obéis sans restrictions », celui-ci ne se comporterait pas de manière aussi laxiste par rapport au contenu sémantique de la banderole, bien que, cette fois-ci, la signification réelle de la banderole soit complètement identique à sa signification dissimulée<sup>20</sup>.

Pour résumer cette réflexion sur l'émotion « zéro » qu'est l'indifférence : il s'agit pour les individus qui tiennent à ne pas être « vaporisés », de savoir bien manœuvrer entre l'amour, la haine et l'indifférence profonde. En effet, ne pas connaître le code de cet art

---

<sup>20</sup> Havel, V. (1989) : « Le pouvoir des sans-pouvoir », *Essais politiques*, Paris : Calman Lévy, pp. 135–148.

dynamique de la survie, celui d'exhibition de faux-semblants et de dissimulation d'émotions illicites, peut mener à la perte. Chez Ati, c'est l'un des signes avant-coureurs de la révolte personnelle :

Ce qu'il accomplissait si naturellement jadis lui coûtait à présent, et le mal gagnait. Il ne savait plus dire « Yölah est juste » ou « Salut à Yölah et Abi son Délégué » et paraître vrai, pourtant sa foi était intacte, il savait peser le pour et le contre, faire la différence entre le bien et le mal selon la bonne croyance mais las, il lui manquait quelque chose pour être juste, *l'émotion peut-être, la stupeur, l'emphase ou l'hypocrisie, oui, sûrement cette extraordinaire bigoterie sans laquelle la croyance ne saurait exister*<sup>21</sup>. (nous soulignons)

Comparons avec les propos de Julia dans *1984*, qui offre un mélange typique d'hypocrisie sentimentale, d'émotions refoulées et d'indifférence :

She also stirred a sort of envy in him by telling him that during the Two Minutes Hate her great difficulty was to avoid bursting out laughing. But she only questioned the teachings of the Party when they in some way touched upon her own life. Often she was ready to accept the official mythology, simply because the difference between truth and falsehood did not seem important to her. She believed, for instance, having learnt it at school, that the Party had invented aeroplanes<sup>22</sup>.

Comme l'observe Julia, le Parti contrôle les relations sexuelles parce qu'il se rend compte que la frustration sexuelle peut être exploitée et canalisée en direction de la fièvre de la guerre et de l'adoration des chefs. À cause de cela, quand Winston et Julia font l'amour, Winston le considère comme un acte politique, comme « un coup asséné au Parti ». Les fantaisies sadiques que Winston brode autour de Julia avant leur aventure amoureuse indiquent un lien violent entre la répression sexuelle et la violence. L'écharpe rouge de Julia et son apparence voluptueuse excitent des émotions de haine et de ressentiment qui ne disparaissent qu'après que Winston peut posséder Julia physiquement. Une autre raison qu'a le Parti de restreindre la sexualité consiste dans le fait connu dès l'Antiquité et débattu maintes fois par la philosophie, la sociologie et la psychologie, à savoir que le désir sexuel, en tant qu'agent perturbateur de la communauté et de sa cohésion, entre en compétition directe avec la loyauté vis-à-vis de l'État. Après avoir fait l'amour avec Julia, Winston se rend compte que c'est cette force qui risque de déchirer le Parti en morceaux. À la place de l'amour individuel, le Parti impose l'adoration de ses dirigeants et l'amour patriotique. D'ailleurs, l'un des tournants qui signifie la perte de la révolte et la victoire du Parti intérieur de *1984* survient au moment où Winston, torturé, renie son amour pour Julia et apprend à révéler O'Brien, son tortionnaire, qu'il a en fait aimé de façon latente, voici un autre exemple de la soumission et peut-être d'un syndrome de Stockholm. De surcroît, à la fin de *1984*, en rejetant l'amour individuel et interdit pour Julia, Winston accepte avec un certain soulagement de ne pouvoir aimer que Big Brother.

Cette trame narrative de l'amour entre Winston et Julia, qui commence par la haine et va jusqu'à un amour profond, nous paraît extrêmement importante dans l'intrigue de

---

<sup>21</sup> Sansal, B. (2015) : *2084. La fin du monde*. Paris : Gallimard, « Folio », p. 116.

<sup>22</sup> Orwell, G. (1949) : *1984*. London : Harcourt, p. 102.

1984, démontrant clairement à quel point le régime totalitaire dispose non seulement de la pensée des individus mais aussi des vies affectives et des émotions intimes.

Une relation amoureuse entre homme et femme manque complètement dans *2084*. D'ailleurs, l'amour entre individus y est quasi absent, le mot amour ou amoureux n'étant mentionné que 19 fois, la plupart des occurrences se rapportant à Dieu ou à Abi, son prophète. Pourquoi est-ce ainsi ? Nous avons trois hypothèses pour cela : premièrement, Sansal veut montrer la désolation du monde en *2084* où les relations entre homme et femme se réduisent à la simple procréation, sans aucune vie affective profonde. Deuxièmement, comme le roman sansalien repose en partie sur le patriarcat et sa représentation « réaliste », il paraîtrait quand même inhabituel de créer un couple homme-femme qui se déplace à travers les provinces de l'Abistan. Troisièmement, Sansal a pu être, même à son insu, influencé par le patriarcat musulman et ses valeurs fondamentales en choisissant les personnages et en tramant l'intrigue principale, malgré sa critique acerbe. Nous ne pouvons que nous demander en quoi le roman changerait si l'auteur y insérait un personnage féminin.

Par contre, il y a dans *2084* un amour individuel pour les choses abstraites telle que la liberté et la vie avant la Révélation, qui s'appelle tout simplement Nostalgie (musée du XX<sup>e</sup> siècle). Ati, tout comme Winston Smith, arrive peu à peu à aimer la liberté grâce à la découverte des failles dans le système – rien n'est parfait en ce monde – mais également par l'amour de la vie et surtout de la vie avant la mise en place de l'Appareil. Cet amour de la liberté et du monde sans clôtures et frontières est symbolisé par l'isotopie de la mer :

La mer commençait à l'horizon, on aurait dit que c'était dans le ciel qu'elle prenait sa source et de là descendait vers la terre, ce fut le premier constat que se fit Ati, et à mesure qu'il avançait vers elle, ce qui était une ligne d'horizon aérienne, indistincte et tremblante se matérialisait, s'étendait, devenait masse d'eau colossale et vibrante qui occupait tout l'espace, le débordait et venait sur lui telle une marée montante pour s'arrêter in extremis à ses pieds ; il se sentait cerné. Impossible d'échapper à la fascination et à la terreur, la mer était la somme de tous les contraires, il ne fallait que quelques secondes pour s'en convaincre et l'on sentait alors très fort qu'elle pouvait en un instant basculer du tout au tout, du meilleur au pire, du plus beau au plus sinistre, de la vie à la mort.

En ce jour, pour la première visite d'Ati, la mer était aimable, comme le ciel qui la couvrait et comme le vent qui jouait avec ses vaguelettes. Un bon signe.

Il s'avança courageusement vers elle, jusqu'au bord où elle disparaissait dans le sable. Encore un pas et le contact miraculeux se fit<sup>23</sup>.

En guise de conclusion, insistant sur ce que nous avons déjà évoqué, à savoir que la découverte symbolique de la mer et de la liberté, d'un monde tout à fait inconnu au-delà de l'Abistan vers la fin de *2084* témoigne du fait que le roman laisse ouverte la possibilité d'un dénouement positif, malgré une fin ambiguë. Ainsi, Sansal apporterait une actualisation importante au roman classique d'Orwell, non seulement en comparaison avec l'histoire extrêmement troublante et bien connue de celui-ci, qui en fait l'un des livres les plus pessimistes du XX<sup>e</sup> siècle. Comme nous avons essayé de le souligner et démontrer, dans le roman de Sansal, il manque de nombreux éléments « d'horreur », qui constituent

---

<sup>23</sup> Sansal, B. (2015) : *2084. La fin du monde*. Paris : Gallimard, « Folio », p. 346.

le cadre célèbre de la dystopie orwellienne, que ce soit au niveau physique ou sur le plan psychologique. Cela est vrai également en ce qui concerne les émotions, parce que malgré l'absence d'amour individuel dans *2084*, le dénouement laisse prévoir une ouverture potentielle vers des émotions positives liées à la conquête de la liberté, à la différence de *1984*, qui par l'amour sinistre du héros principal pour Big Brother a toujours été un présage fort pessimiste pour le sort futur du monde.

---

#### BIBLIOGRAPHIE

- Arendt, H. (1951) : *The Origins of Totalitarianism*. New York : Harcourt Brace & Co.
- Carr, E. H. (2010) : *The Soviet Impact on the Western World*. New York : Kissinger Publishing.
- Fitzpatrick, S. (1986) : « New Perspectives on Stalinism », *The Russian Review*, Wiley-Blackwell, vol. 45.
- Freud, S. (1921) : *Psychologie collective et analyse du moi*, Paris : Payot, 1968, trad. S. Jankélévitch.
- Fulbrook, M. (1997) : « The Limits of Totalitarianism: God, State and Society in the GDR », *Transactions of the Royal Historical Society*, Cambridge : Cambridge University Press, vol. 7, pp. 25–52.
- Havel, V. (1989) : « Le pouvoir des sans-pouvoir », *Essais politiques*. Paris : Calmann-Lévy, pp. 135–148.
- Le Bon, G. (1988) : *Psychologie des foules*, Paris : PUF, collection Quadrige, 1988.
- Orwell, G. (1949) : *1984*. London : Harcourt.
- Ouali, A. (2015) : *L'écrivain algérien Boualem Sansal met l'islamisme au pouvoir dans « 2084 »*. [http://www.lepoint.fr/culture/l-ecrivain-algerien-boualem-sansal-met-l-islamismeau-pouvoir-dans-2084-19-08-2015-1957626\\_3.php](http://www.lepoint.fr/culture/l-ecrivain-algerien-boualem-sansal-met-l-islamismeau-pouvoir-dans-2084-19-08-2015-1957626_3.php) [15 novembre 2017]
- Popper, K. R. (1945) : *The Open Society and Its Enemies*. London : Routledge.
- Sansal, B. (2015) : *2084. La fin du monde*. Paris : Gallimard, « Folio ».
- Traverso, E. (1998) : « Le totalitarisme. Histoire et apories d'un concept », *L'homme et la société*, Paris : L'Harmattan, vol. 129, pp. 97–111.

*Petr Vurm*  
*Institut de Langues et Littératures Romanes*  
*Faculté des Lettres, Université Masaryk*  
*Arna Nováka 1*  
*602 00 Brno*  
*vurm@phil.muni.cz*